

Télérama

Entretien avec Yasmine Youssi

Publié le 21/09/2015. Mis à jour le 01/02/2018 à 09h01.

JR : "Ce qui compte, ce n'est pas l'image, c'est ce qu'on en fait"

Des favelas aux galeries, l'artiste français affiche ses portraits géants d'anonymes sur les murs du monde entier. Un mode d'intervention urbaine spectaculaire. A l'occasion de son exposition à la galerie Perrotin, nous republions notre long entretien réalisé au moment de Marseille 2013.

Il a conçu les expositions photo les plus gigantesques de la planète, dans les lieux les plus improbables, tel le bidonville de Kibera, au Kenya. Par images interposées, l'artiste a pu ainsi faire dialoguer Israéliens et Palestiniens, comme il a forcé les habitants de Rio à regarder leurs voisins des favelas. Près de dix ans maintenant que JR et son équipe parcourent le monde, armés d'appareils photo et de pots de colle, faisant escale dans des lieux encore marqués par la guerre civile (Liberia et Sierra Leone), les émeutes (Kenya), une série de viols (Inde) ou une vague d'expropriations (Cambodge). Là où le monde de l'art ne pénètre jamais. Ils vont à la rencontre des habitants, en particulier des femmes, interviewent les unes et les autres, et leur tirent le portrait, pour en faire une affiche qu'ils colleront *in situ*.



Archive Il y a vingt ans, "La Haine" sortait... Et Mathieu Kassovitz avait la rage. Mais qui est donc JR, 30 ans cette année, conteur épatant, éternellement caché derrière des lunettes noires et un chapeau assorti, réalisateur d'un documentaire acclamé, *Women are heroes*, et lauréat en 2011 du prestigieux TED Prize (1), déjà décerné au chanteur Bono et à Bill Clinton ? De lui, qui tient à rester anonyme, on ne saura pratiquement rien, sinon qu'il est né dans la banlieue ouest de Paris, d'une mère d'origine tunisienne et d'un père européen. Son oeuvre, spectaculaire, que certains jugent naïve, est aujourd'hui devenue nécessaire. Car cette nouvelle forme d'intervention urbaine interpelle, braquant les projecteurs là où le regard du monde ne se porte habituellement jamais. Nous l'avons attrapé au vol, dans son atelier de l'Est parisien, là encore entouré des siens. Moyenne d'âge : 25 ans. Des projets plein la tête.

Comment vous est venu ce goût des autres ?

J'ai toujours vécu en communauté, avec l'habitude d'avoir beaucoup de monde autour de moi, qu'il s'agisse de ma famille — très étendue — ou de mes amis. Enfant, j'habitais dans une HLM de la classe moyenne, banlieue ouest. C'était très tranquille. L'avantage de ces ensembles, c'est qu'on se sent partout et tout le temps chez soi puisqu'il suffit de descendre dans la rue pour y retrouver ses copains. Dès l'âge de 12-13 ans, j'ai travaillé sur les marchés, à déballer et remballer les stands des vendeurs les plus âgés. Ces rencontres, la vie du marché m'ont aussi beaucoup apporté.

C'est vers cet âge-là que vous commencez à faire du graffiti ?

Oui, mais le déclic s'est réellement produit quand je me suis installé à Belleville, chez mes cousins, pour passer le bac. J'ai découvert un monde que je ne soupçonnais pas. Et Paris est devenu mon terrain de jeu. Je retrouvais des traces du passé, du style « *Gaston aime Isabelle, 1902.* » C'est ce qui m'a fait adorer cette ville, plus fascinante encore lorsque je descendais dans les tunnels du métro. Là, c'est un univers de sons où l'on perçoit les échos de la cité. Un monde parallèle, plein de recoins. Un jour, sur le quai de la ligne A, j'ai trouvé une sacoche avec un petit appareil photo, oublié par un touriste. Je me suis dit que ça serait bien de documenter ces lieux incroyables que je découvrais. Bluffé par leur culot, et par la facilité avec laquelle chacun d'entre eux se réappropriait la ville, j'ai aussi immortalisé mes amis graffeurs. Après, que faire de ces photos ? Comme je ne connaissais que la rue où ils évoluaient, il m'a semblé normal d'y coller leurs portraits.

Vous n'aviez pas l'idée de faire une exposition ?

L'art, j'ai mis très longtemps à savoir ce que c'était. Il n'y avait pas de tableaux, pas de reproductions chez mes parents. J'étais conscient qu'il existait des musées, des artistes. Mais cela ne faisait pas partie de mon univers. Quant aux graffitis que je commençais à faire à l'époque, ils étaient perçus comme du vandalisme. Surtout en banlieue. Je les ai d'ailleurs arrêtés lorsqu'un copain m'a dit : « *Vouloir mettre notre nom partout, faire en sorte qu'il soit reconnu comme une marque, c'est exactement ce que fait la publicité.* » Pour en revenir à l'art, je me souviens avoir vu *La Haine*, de Mathieu Kassovitz, vers l'âge de 12-13 ans. C'était la première fois qu'un sujet que je connaissais bien était montré, traité de manière originale. Je sentais qu'il y avait là un style particulier même si j'étais alors incapable de mettre des mots dessus.

Vous avez d'ailleurs lancé votre premier projet sous les auspices de Mathieu Kassovitz.

Pas tout à fait. En 2002, j'ai rencontré les réalisateurs Kim Chapiron, Romain Gavras et Ladj Ly, tous trois membres du collectif d'artistes Kourtrajmé, qui est effectivement parrainé par Mathieu Kassovitz et Vincent Cassel. Ly a vu les portraits de mes copains graffeurs et m'a proposé de venir les coller dans sa cité des Bosquets, à Montfermeil. De ma vie, je n'avais jamais vu un quartier dans un tel état de délabrement. On aurait dit le Kosovo. Et ça m'a immédiatement donné envie de monter un projet avec les habitants du coin. La tension était palpable. Mais leur envie d'y participer plus forte encore. Les choses se sont faites naturellement, par le bouche-à-oreille. Je me retrouvais soudain entouré d'une quarantaine de personnes et c'était à moi d'inventer une manière de les photographier. La force de ces images tient à l'énergie qui s'en dégage et au fait qu'elles ont été totalement improvisées. L'une d'elles est assez emblématique. On y voit Ladj tenant la caméra comme un flingue. Il allait effectivement devenir documentariste quelque temps après et dénoncer à travers ses films les bavures policières.

“Je n'avais jamais vu un quartier aussi délabré que Montfermeil. On aurait dit le Kosovo”

D'où vous est venue l'idée de photographier les habitants des Bosquets d'aussi près ?

Lorsque les émeutes ont éclaté, un an plus tard, les médias se sont penchés sur mes photos. Les journalistes n'arrivaient pas à entrer dans le quartier, ou alors ils en avaient peur. Ils m'ont contacté pour que je leur fasse des images de voitures qui brûlent. Je n'avais aucune envie d'être photo-reporter. Ce qui m'avait intéressé, c'était de montrer la vie et l'énergie de ces jeunes dont les Parisiens semblaient savoir si peu, ce qui était totalement délirant. Alors j'ai demandé à ces

habitants des Bosquets de jouer leur propre caricature, en faisant des grimaces. Je les ai saisis au plus près, avec un objectif 28 mm. Forcément, ça fait de drôles de portraits que je suis ensuite allé coller dans l'Est parisien, en mettant sur chaque image le nom, l'âge, l'adresse et la profession de chacune des personnes photographiées. Ces mecs-là n'avaient rien à cacher. On pouvait aller sonner chez eux.

Ce projet, baptisé « 28 mm », du nom de l'objectif utilisé, vous l'avez ensuite transposé à l'étranger.

Puisque la vision des banlieues donnée par les médias ne correspondait en rien à ma réalité, je me suis dit que ça devait être pareil ailleurs. On parlait beaucoup du conflit israélo-palestinien à ce moment-là, en 2007, et du Proche-Orient où se construisait un grand mur. Avec des copains, on a eu envie d'aller voir. Nous sommes donc partis, sans préjugés, à la rencontre des uns et des autres, Israéliens comme Palestiniens. En posant les questions les plus basiques qui nous venaient à l'esprit. Dès qu'on avertissait les uns qu'on irait chez les autres, ils nous mettaient en garde. En fait, personne ne savait rien de l'autre. D'où l'idée de tirer des portraits de gens exerçant le même métier, en leur demandant de faire une grimace. Et de coller ces photos sur les murs, mais par paire — un boulanger palestinien à côté d'un boulanger israélien —, sans jamais dévoiler leur nationalité, chose d'ailleurs impossible à déterminer. C'était pour moi une manière de rendre hommage aux M. et Mme Tout-le-monde des deux côtés, ceux qu'on oublie toujours et qui forment la majorité. Aux dernières nouvelles, la photo du rabbin est toujours collée côté palestinien.

Comment choisissez-vous les pays où vous menez vos projets ?

Pour le projet « 28 mm », ça part toujours d'une information divulguée par les médias. Nous sommes allés au Brésil parce que trois jeunes d'une favela avaient été donnés par la police à une favela ennemie qui les a tués, provoquant ainsi de grandes émeutes. Pour l'Inde, c'était malheureusement déjà à cause d'une série de viols. Le bidonville de Kibera, au Kenya, avait lui aussi été secoué par des émeutes. Contrairement à Paris, pour mener mes projets à l'étranger, je n'ai jamais eu besoin de me cacher ou de travailler la nuit. Les gens des favelas ou de Kibera venaient spontanément me poser des questions quand je débarquais dans leur quartier. J'ai dû me débrouiller pour les convaincre de se lancer avec moi dans un projet d'affiches à coller sur les murs. C'est comme ça que j'ai appris à parler de mon travail en public. Au fond, ce ne sont pas tant les photos des gens qui comptent, ou le mur sur lequel elles se retrouvent, mais l'ensemble du processus qui nous a permis d'y arriver. L'objectif est assez flou au départ. Il se dessine peu à peu au fil des rencontres. Nos interlocuteurs s'approprient alors le projet et finissent par l'utiliser dans le sens qui leur convient. Mais ça ne marche pas à tous les coups. En Tunisie, au lendemain de la chute de Ben Ali, les gens sont allés remplacer les portraits du dictateur par les leurs, sur les panneaux d'affichage (projet « Inside out »). Sauf que leurs photos étaient presque systématiquement déchirées. Je ne comprenais pas pourquoi, jusqu'à ce que quelqu'un me dise : *« C'est ça, la démocratie. Avant la révolution, on n'avait jamais le droit de toucher à nos murs. Aujourd'hui, il y a des gens qui ont le droit de coller leur portrait et d'autres qui ont le droit de ne pas être d'accord. »* C'était finalement quelque chose de très positif. *“Souvent, ces femmes viennent jeter une bouteille à la mer, et ça tombe sur moi.”*

Pourquoi vos projets portent-ils davantage sur les femmes que sur les hommes ?

Dans les pays où je vais, les femmes sont les piliers de la société mais ce sont les hommes qui tiennent le haut du pavé. Quand vient l'heure de coller les portraits, ce sont eux qui doivent s'y mettre. Et là, le projet prend tout son sens. Au Liberia, je me suis retrouvé avec d'anciens rebelles pour mettre au mur des photos de femmes qui avaient été violées pendant la guerre. Les discussions qui ont suivi étaient extra-ordinaires. A ce moment-là, les hommes sont obligés de regarder la force et la dignité de ces femmes en face.

Dans votre documentaire *Women are heroes*, une femme de Kibera dit que sa vie va changer grâce à votre projet. Comment ces femmes ont-elles changé la vôtre ?

Si une alchimie naît toujours de ces rencontres, les interviews sont parfois très dures. Souvent, ces femmes viennent jeter une bouteille à la mer, et ça tombe sur moi. En me racontant leur histoire, elles me donnent une responsabilité énorme. A moi d'en faire quelque chose. Cela vous fait forcément grandir. Avec *Women are heroes*, j'ai réalisé que partout dans le monde, ce que ces femmes demandent, c'est d'être vues autrement que comme des habitantes de bidonvilles dangereux.

Pensez-vous qu'une photo ait le pouvoir de changer le monde ?

Je suis très conscient de l'impact de l'image. Mais ce qui compte, ce n'est pas l'image, c'est ce qu'on en fait. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de grandes marques qui ont voulu acheter les droits de la photo de Ladj braquant sa caméra comme un flingue à Montfermeil. Si on la leur avait vendue, c'est sûr, cette photo aurait eu un impact sur le monde : ces marques auraient écoulé davantage de baskets. C'est pour cela que je contrôle toutes mes images.

“Je suis très conscient de l'impact de l'image”

Comment trouvez-vous les moyens de produire tous ces projets ?

L'économie de mon travail est simple. A chaque fois que je vends une oeuvre à un collectionneur — ce dont s'occupe le galeriste Emmanuel Perrotin [il faut compter de 10 000 à 30 000 euros pour un tirage signé en galerie, NDLR] —, je réinvestis l'argent de la vente dans mes projets. C'est ce qui nous a permis de grandir et de voyager. Mais je garde le droit de choisir à qui je vends mes œuvres, et je refuse de les céder à une enseigne ou à une fondation d'entreprise. C'est le système le plus sain que j'ai trouvé pour rester libre et crédible. Au final, ce ne sont pas tant les grands collectionneurs qui m'ont aidé que tous ceux qui achètent un poster ou un livre sur notre site Internet.

Comment voyez-vous aujourd'hui le street art ?

Le street art est devenu lui-même un nom de marque, alors que le Français Ernest Pignon-Ernest et l'Américain Keith Haring faisaient de l'art dans la rue bien avant que ça ne devienne à la mode. Aujourd'hui, on monte des ventes aux enchères dans tous les sens. Les galeries se spécialisent et nous présentent chaque semaine le nouveau grand street artist qui a tout inventé. Au final, je crois qu'il n'en restera pas beaucoup. Mais seul le temps nous le dira.

Que signifie pour vous être artiste ?

Avoir le droit à l'échec. C'est un droit énorme que ne peuvent s'accorder ceux qui ont de lourdes responsabilités — bien que je revendique la responsabilité de l'artiste. Il permet de trouver les limites de ce que l'on peut faire ou ne pas faire...

(1) Doté de 100 000 dollars, le TED Prize est remis chaque année par une fondation américaine consacrée à la culture et à l'innovation. Avec cet argent, JR a lancé le projet « Inside out », pour lequel les habitants de la planète sont invités à lui envoyer leur portrait, qui leur sera ensuite gratuitement retourné sous forme d'affiche à coller dans un lieu public.

Bio express

1983 JR voit le jour le 22 février, en banlieue parisienne.

2004 Premières interventions à la cité des Bosquets, à Montfermeil.

2007 Projet « Face 2 face », en Israël et dans les territoires palestiniens.

2011 Film *Women are heroes*. La même année, il reçoit le TED Prize, doté de 100 000 dollars. Avec l'argent, JR lance le projet « Inside out ».